This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 980,749

848
B20
C36

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Dr P. CAUJOLE
Élève de l'Ecole du Service de Santé militaire

# LA MÉDECINE

ET

# LES MÉDECINS

## dans l'œuvre de Hr de BALZAC

LYON
A. STORCK & Cie, ÉDITEURS
8, rue de la Méditerranée

1900

747
B25
C36

# INTRODUCTION

Quelques esprits sévères taxeront sans doute de futilité celui qui, pour obtenir le grade de docteur en médecine, présente comme travail inaugural un sujet d'apparence aussi peu scientifique : la médecine et les médecins dans l'œuvre d'H. de Balzac.

A ceux-là nous répondrons par un vers de Térence :

*Homo sum et nîl humani a me alienum puto*

que, pour les besoins de notre cause, nous traduirons : Je suis médecin et rien, me semble-t-il, de ce qui est médical ne doit me rester étranger.

Nous leurs dirons encore pour notre justification, que, même en se plaçant à un point de vue tout à fait pratique, la fréquentation des littérateurs et des romanciers ne saurait être inutile au médecin et qu'il serait infiniment regrettable de dédaigner les précieux documents scientifiques, qu'ils nous offrent en si grand nombre dans leurs consciencieuses études de l'humanité.

Nous ne croyons point soutenir un paradoxe en désignant à l'attention des cliniciens, comme fort instructifs :

le monomane don Quichotte de Cervantès, le lypémaniaque de Mortsauf et le satyriasique Hulot d'Ervy des œuvres de Balzac, les obsessions et l'hypochondrie d'André Cornélis des œuvres de Bourget, etc., etc.

Elles ont la valeur de véritables observations médicales, c'est l'art au service de la science.

La vérité est partout, artistes et savants, tous concourent à la découvrir et l'on doit accepter la lumière de quelque source qu'elle jaillisse.

Ces considérations, M. le professeur Lacassagne nous les a maintes fois développées, avec cette originalité et cette largeur de vues, qui rendaient si pleines de charme et d'intérêt ces causeries familières, dans l'intimité desquelles il nous a fait parfois l'honneur de nous admettre. C'est lui qui nous a donné l'idée première de ce sujet et qui nous a guidé de l'autorité de ses conseils dans l'exécution de ce travail. Qu'il nous permette de lui adresser, avec nos remerciements bien sincères, l'expression de notre admiration la plus vive.

M. Herriot, professeur de rhétorique au Lycée de Lyon, a bien voulu nous aider de sa haute compétence dans la conception de notre sujet ; qu'il soit assuré de notre profonde reconnaissance.

Enfin, que M. le médecin major de 1re classe Boisson nous permette de lui adresser l'hommage de notre gratitude pour la sympathie qu'il n'a cessé de nous témoigner pendant nos trois années d'École.

Le sujet que nous avons traité demandait sans doute une expérience plus longue que celle d'un étudiant en médecine et nous craignons qu'il n'ait été au-dessus de nos forces ; mais « si l'on peut exiger beaucoup de celui

qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt, un homme qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir, dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs » (La Bruyère).

## CHAPITRE PREMIER

L'œuvre de Balzac se développe entre 1829 et 1850, période du plus haut intérêt dans l'histoire de la littérature française, véritable époque de défervescence littéraire, qui voit succéder au romantisme dans son éclat une école nouvelle, dont Balzac peut à bon droit passer pour le fondateur, l'école réaliste.

Au point de vue qui nous occupe, cette constatation est capitale. La première œuvre, en effet, qui met Balzac en lumière, *la Peau de chagrin*, date de 1831 ; les romans qui ont précédé : *Han d'Islande* (1823), *Bug-Jargal* et *Notre-Dame de Paris* (1831) de Victor Hugo ; *Cinq-Mars* (1826) de Vigny ; la *Chronique du temps de Charles IX* (1829) et *Colomba* (1830) de Mérimée, sont des œuvres qui procèdent toutes du genre romantique ; on y vit dans un monde idéal ou idéalisé par la suppression de tous les détails réputés vulgaires de la vie de tous les jours ; la médecine ni les médecins ne sauraient y trouver aucune place et si, par hasard, dans cette littérature toute d'imagination, il se rencontre un médecin, il n'a guère de médical que son nom, c'est plutôt un philosophe interprète des idées de l'auteur. Tel est le *Docteur*

*Noir* d'Alfred de Vigny : dans la première consultation, il personnifie le raisonnement et s'oppose au sentiment représenté par Stello. La deuxième consultation ne fut jamais publiée, mais le *Journal d'un Poète* montre bien quel rôle l'auteur voulait donner à son médecin : « La deuxième consultation sur le suicide renfermera tous les genres de suicide et des exemples de toutes leurs causes analysées profondément : *Là j'émettrai toutes mes idées sur la vie.* »

Telle est donc dans le roman, à l'époque où Balzac publie son premier ouvrage, la situation du médecin.

Cette situation, il allait la modifier profondément et, le premier, donner dans son œuvre une place considérable à la profession médicale.

Quelle est donc l'explication d'un pareil revirement dans les mœurs littéraires?

Elle semble résulter de trois ordres de faits : d'abord du développement de l'esprit scientifique à l'époque de Balzac, en second lieu, du grand nombre des médecins célèbres de son temps et enfin de la conception *réaliste* que Balzac se faisait de son œuvre.

Le développement des sciences dans cette première partie du XIXe siècle est considérable. La physique et la chimie font des pas gigantesques avec Fresnel, Ampère, Arago, Balard, Chevreul ; mais ce sont surtout les sciences naturelles qui prennent véritablement leur essor. Cuvier donne en 1816 son *Règne animal*, en 1828 son *Histoire des Sciences naturelles*. Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire en 1818 dans sa *Philosophie anatomique* précise sa théorie sur l'unité de composition organique dans tous les animaux et cette théorie l'engage dans une polémique avec

Cuvier. Breschet étudie les vaisseaux lymphatiques, les canaux veineux des os, l'organe de l'ouïe.

Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire publie ses travaux sur les anomalies chez l'homme et chez l'animal. Béclard donne ses éléments d'anatomie générale en 1832 ; Louis se rend célèbre par ses dissections, Cruveilhier fait des leçons mémorables à sa chaire d'anatomie pathologique. Le microscope date de 1824, grâce à lui l'histologie accomplit d'immenses progrès et Raspail la même année prononce pour la première fois le nom de cellule.

En Physiologie, les travaux ne sont pas moins importants : Dutrochet découvre en 1828 le curieux phénomène de l'endosmose, Magendie étudie la morphine, la vératrine, la strychnine, Flourens fait des recherches sur l'ovologie et l'embryogénie (1836).

Parmi les médecins célèbres, Bouillaud étudie les inflammations du cerveau (1825), les maladies du cœur (1835) et leurs relations avec le rhumatisme; Piorry perfectionne la percussion ; Chomel se consacre aux fièvres et aux maladies pestilentielles; Bretonneau publie en 1826 ses recherches sur la diphtérie; Andral se livre à l'étude du sang et de ses maladies. Le grand Trousseau (1837) donne son traité de la phtisie laryngée ; c'est l'époque d'Alibert, Valleix, Beaudelocque, Lebert, Chauffard, Grisolle, etc.

Parmi les chirurgiens, Percy est encore vivant, Pelletan ne meurt qu'en 1829 et Larrey en 1842. Richerand publie en 1825 son *Histoire des progrès récents de la chirurgie* qui fourmille de traits piquants à l'adresse de Dupuytren, le plus grand nom de l'époque, fait baron par Louis XVIII et premier chirurgien de Charles X.

Tel est le milieu dans lequel vit Balzac. Tout est à la science, l'atmosphère en est en quelque sorte saturée, elle va opérer une véritable révolution dans le domaine de la pensée.

Balzac, dans le roman, se ressentira le premier, et ce n'est point là son moindre mérite, de ce développement de l'esprit scientifique, qui réagira plus tard sur Champfleury et sur Flaubert. L'art ne sera pas à l'abri de cette influence, il se formera une espèce d'art objectif en opposition avec les tableaux ultra-romantiques de Delacroix et cette nouvelle conception se développera plus tard avec Courbet.

*Tannhaüser* sera en musique la traduction de ce mouvement scientifique, qui déterminera en poésie la création de la fameuse école parnassienne, en opposition avec l'école romantique et qui ramènera à une conception objective. Le positivisme va se substituer à la philosophie de Victor Cousin. Le siècle tourne véritablement sur lui-même, c'est le triomphe du principe d'objectivité.

Ces considérations sur le milieu dans lequel a vécu Balzac sont d'autant plus légitimes, que le grand romancier ayant pris pour principe de ne jamais séparer l'étude d'un être humain de l'étude de son milieu, il était indispensable de lui appliquer à lui-même la méthode balzacienne.

On comprend alors d'autant mieux toute cette curiosité de science, cet amour des dissertations médicales, que l'on rencontre à tous moments dans la *Comédie humaine*. Il les avait gagnées à ce contact perpétuel avec le monde scientifique, car il fut lié certainement à beaucoup

de grands savants de son époque : Dupuytren, Broussais, Cuvier, qu'il admirait si profondément; Geoffroy Saint-Hilaire, à qui il a dédié le *Père Goriot* et dont il fait l'éloge dans l'avant-propos de la *Comédie humaine*. A l'exemple du grand naturaliste, le romancier voulait décrire les espèces sociales comme le savant avait décrit les espèces zoologiques, et Balzac s'intitule « docteur ès sciences sociales ».

« Pénétré de ce système (celui de Geoffroy Saint-Hilaire), je vis, dit-il, que la société ressemblait à la nature. La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ?... et si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y a-t-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la société? »

Balzac se piquait d'être lui-même un physiologiste et à mainte occasion, il n'hésite pas à montrer qu'il est bien informé sur ce sujet. Il suffit d'ouvrir au hasard la *Comédie humaine* pour en avoir la preuve et voici dans *César Birotteau* les propos qu'il prête au savant M. Vauquelin :

« Les cheveux sont formés d'une quantité assez grande de mucus, d'une petite quantité d'huile blanche, de beaucoup d'huile noir verdâtre, de fer, de quelques atomes d'oxyde de manganèse, de phosphate de chaux, d'une très petite quantité de carbonate de chaux, de silice et de beaucoup de soufre. Le cheveu est produit par un organe folliculaire, une espèce de poche ouverte à ses deux extrémités; par l'une elle tient à des nerfs et à des vaisseaux, par l'autre sort le cheveu... L'altération des chevelures est due à des changements subits de température...

Des phénomènes intérieurs produisent le même effet. Ainsi, probablement les migraines et les affections céphalalgiques absorbent, dissipent ou déplacent les fluides générateurs. »

Dans *le Lys dans la vallée*, M. de Mortsauf parle comme un véritable pathologiste :

« Les peines trop vives exagèrent le jeu du grand sympathique. Cette exaltation de la sensibilité entretient dans une constante irritation la muqueuse de l'estomac. Si cet état persiste, il amène des perturbations, d'abord insensibles, dans les fonctions digestives : les sécrétions s'altèrent, l'appétit se déprave et la digestion se fait capricieuse ; bientôt des douleurs poignantes apparaissent, s'aggravent et deviennent de jour en jour plus fréquentes ; puis la désorganisation arrive à son comble, comme si quelque poison lent se mêlait au bol alimentaire ; la muqueuse s'épaissit, l'induration de la valvule du pylore s'opère et il se forme un squirrhe, dont il faut mourir... L'induration marche sans qu'on puisse l'arrêter. Voyez mon teint jaune paille, mes yeux secs et brillants, ma maigreur excessive. »

On remplirait un volume à citer les longues pages, où Balzac s'est ainsi abandonné à son inclination pour la médecine. « Partout où il y a une difformité ou une plaie, Balzac est là, il fait son métier de physiologiste habitué de salles de dissection. » (Taine.) Tous ses personnages il les connaît physiologiquement.

« L'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystères pour lui. Sur la goutte de Birotteau, sur la névrose de M. de Mortsauf, sur la maladie de peau de Fraisier, sur les causes profondes de la possession de

Rouget par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, *il est informé comme un médecin.* » (Bourget.)

L'une de ses œuvres même, *la Physiologie du mariage*, se ressent si bien de ces tendances scientifiques, que beaucoup de personnes, ne connaissant pas l'auteur de l'ouvrage, le prenaient pour un vieux médecin.

Les détracteurs de Balzac n'ont d'ailleurs pas manqué de lui reprocher ce qu'on pourrait appeler sa manie médicale et voici comment l'un d'eux, M. de Pontmartin, s'exprime à ce sujet ; il s'agit du *Père Goriot :* « L'auteur ne nous fait grâce ni d'une ventouse, ni d'un sinapisme, ni d'aucun des médicaments que l'on peut administrer à un malade. On croirait assister à une visite d'hôpital, à un concours de *pathologie* ou de *clinique*. Goriot, grâce à sa maladie, devient un sujet précieux et fournit aux illustres de la Faculté matière à de curieuses expériences : *experimentum in anima vili*. H. Bianchon ne perd pas une si belle occasion d'éclaircir un des points obscurs de la science et il ne manque plus à Goriot, pour compléter son utilité médicale, que de passer après sa mort sur un amphithéâtre ou dans un bocal. »

Ce qui dans la médecine avait surtout passionné Balzac, c'était la physiologie du cerveau et durant les années 1818, 1819 et 1820, enfermé dans un grenier, il avait fouillé sans relâche les œuvres sur cette matière des médecins et des philosophes de l'antiquité. Il s'était fait sur le cerveau des idées personnelles, qu'il a exposées à maintes reprises. Il était persuadé que cet organe « est le matras où l'animal transporte ce que, suivant la force de cet appareil, les diverses organisations peuvent absorber de cette substance et d'où elle sort transformée en volonté ».

Une lettre qu'il adressa au Dr Moreau, de Paris, à la suite de l'envoi d'un ouvrage sur l'aliénation mentale, est à ce point de vue des plus intéressantes :

« J'ai reçu votre livre sur l'aliénation mentale et je suis en train de le lire; j'éprouve donc le besoin de vous remercier et du plaisir que m'a fait le début et de votre attention. C'est une idée que j'ai eue aussi que celle de rechercher les causes de la folie dans celles de nos aberrations ou exaltations momentanées.

« Vous savez ou vous ne savez pas, que voici vingt-sept ans bientôt *que je m'occupe de ces matières dites physiologiques*. Mais je ne suis pas assez instruit en anatomie et surtout en myologie pour être de quelque utilité. Je ferai *plus tard des études en ce genre.*

« Voici pourquoi : Je crois que nous ne ferons rien de bon, tant que l'on n'aura pas déterminé la part que les organes de la pensée en tant qu'organes ont dans le cas de folie. En d'autres termes, les organes sont les gaines d'un fluide quelconque, inappréciable encore. Je tiens cela pour prouvé. Eh bien, il y a un quantum quelconque d'organes qui se vicient par un trop grand afflux... Enfin, il y aurait une belle expérience à faire et à *laquelle j'ai pensé depuis vingt ans,* ce serait de refaire un cerveau à un crétin, de savoir si l'on peut créer un appareil à pensée en en développant les rudiments. C'est en refaisant les cerveaux qu'on saura comment ils se défont.

« En voilà assez. Mon remerciement pourrait vous paraître un cas pathologique; quoique dans cette dernière idée réussie, il y ait toute une gloire pour un médecin. »

Le magnétisme et le somnambulisme préoccupèrent Balzac au plus haut degré. Ces phénomènes inexpliqués

étaient pour lui une véritable hantise et, soit dans ses œuvres, soit même dans sa vie privée, ils tinrent une place considérable.

Dans *Ursule Mirouët*, il fait l'histoire du mesmérisme et met en scène un médecin swedenborgiste « qui guérissait par lui-même, à distance, les maladies les plus cruelles, les plus invétérées, soudainement et radicalement ». Balzac avait tant de confiance dans le magnétisme surtout comme moyen curatif, qu'il n'hésitait pas à y avoir recours lorsqu'il était malade : « A propos, ma douleur au côté persiste, mais j'ai si grand' peur des sangsues, du cataplasme et d'être entravé de manière à ne plus pouvoir achever ce que je tiens, que j'ajourne toute consultation. Si cela devenait trop fort je verrais docteur et *somnambule*. »

Il écrivait encore : « *Somnambules* et médecins, tous sont unanimes à me supplier d'opposer un mois de distractions à un mois de travail. »

Le magnétisme est pour lui la panacée universelle et voici ce qu'il propose à Mme Zulma Carraud : « Les eaux de Vichy pour votre cher enfant me semblent bonnes, mais attendez l'effet de Frapesles. En tout cas songez au *magnétisme*. Ma sœur a été guérie de la même maladie qu'a Mme Nivet par un traitement *magnétique*. »

Pendant l'épidémie de choléra de 1832, il n'hésitait pas à le conseiller au Dr Chapelain :

« Monsieur,

« *La puissance du somnambulisme m'attire*. Comment n'avez-vous pas encore cherché quelque *somnambule* bien

lucide pour la mettre aux prises avec les causes du fléau (le choléra). La science est intéressée à cela. Ce serait notre honneur éternel. Si je n'étais pas depuis huit jours au lit et dans un état qui ne me permet pas de sortir, j'aurais, moi théoricien, descendu, ou plutôt monté aux honneurs de la pratique, cherché une somnambule et tâché de me convaincre du néant ou de la puissance de notre découverte, afin de savoir si elle est bornée ou infinie. »

Tel était le Balzac avide de science, curieux de médecine dont M. Taine dans ses *Nouveaux essais de critique et d'histoire* a résumé cette tendance particulière en quelques mots recueillis ici et là :

Balzac : « c'est le musée Dupuytren in-folio;
« C'est un beau champignon d'hôpital;
« C'est Molière médecin. »

---

## CHAPITRE II

En dehors de ses goûts personnels pour tout ce qui a trait à la médecine, il est une nouvelle raison, la plus puissante peut-être, qui a déterminé dans l'œuvre de Balzac l'importance des médecins, c'est sa conception *réaliste* du roman, conception *réaliste* au vrai sens du mot. Depuis, le mot de réalisme a été emprunté par des écrivains, qui se sont servi de ce mot pour produire l'*Assommoir* et pour autoriser toutes les licences de langage; ce ne sont pas des réalistes; voir uniquement dans la nature ce qu'il y a de mauvais, est un parti pris aussi exclusif que le parti pris d'y voir seulement ce qu'il y a de beau et en ce sens M. Zola est aussi idéaliste que Florian ou qu'Octave Feuillet. Le vrai réaliste, c'est Balzac, qui montre la vie sous tous ses aspects : le bon et le mauvais. Son œuvre est *l'absorption de la vie intégrale par le roman.*

C'est donc toute une société qui va revivre sous la plume de Balzac, mais c'est une société toute nouvelle, une société qui a dépouillé ses formes anciennes; le prêtre n'est plus l'âme de l'état social moderne, c'est le médecin qui l'a remplacé.

« L'abbé a cédé la ruelle au docteur, comme si cette société en devenant matérialiste avait jugé que la cure de l'âme devait dépendre désormais de la cure des corps. » (A. de Vigny.)

Chez les pauvres, chez les riches, à la campagne, en province, à Paris, aux armées, partout le médecin a une tâche à remplir, partout sa place est marquée et la *Comédie humaine* copiant la société, la saisissant dans l'immensité de ses agitations, devait forcément produire sur la scène toutes ces *variétés* de la grande *espèce* médicale, variétés distinctes, différenciées les unes des autres par les divers milieux qui sont leurs théâtres d'action.

Nous voilà donc amené dans cette analyse médicale de l'œuvre de Balzac à étudier successivement le médecin dans la vie de province, dans la vie parisienne, dans la vie militaire et la vie de campagne.

---

## LES MÉDECINS DE PROVINCE

Le type médical le plus saillant des scènes de la vie de province est bien certainement le Dr Martener (1) de Provins : « Il avait commencé par vouloir exercer son état à Paris, mais l'atroce activité de cette ville, l'insensibilité que finissent par donner au médecin le nombre effrayant des malades et la multiplicité des cas graves avaient épouvanté cette âme faite pour la vie de province. Il était d'ailleurs sous le joug de sa jolie patrie. Aussi revint-il à Provins s'y marier, s'y établir et y soigner presque affectueusement une population qu'il pouvait considérer comme une grande famille. »

La petite ville est divisée en deux partis : celui de la haute bourgeoisie, qui se réunit dans le salon de la belle Mme Tiphaine, la femme du président du tribunal, c'est le parti ministériel ; l'autre est celui des petits commerçants de Provins, le parti libéral, à la tête duquel se trouve l'avocat Vinet.

(1) Le Dr Martener a réellement existé, ainsi que le témoigne cette note du journal des Goncourt : « Burty racontait ce soir que le fils *Martener*, le fils du médecin dont *Balzac n'a pas changé le nom dans Pierrette*, avait une fille qu'il adorait. »

Naturellement, chaque parti a son médecin et tandis que le Dr Néraud, un homme taré, soigne les libéraux, le parti ministériel ne reçoit que le Dr Martener. De là, jalousie et échange de mauvais procédés; c'est un tableau piquant de la mesquine rivalité de deux médecins de province, un cas, particulier à la petite ville, de la fameuse *invidia medicorum* plus longuement décrite par Balzac dans la sphère parisienne et sur laquelle nous reviendrons à propos.

Appelés tous les deux pour une expertise médico-légale, dans laquelle l'intérêt des libéraux et des ministériels est engagé, M. Martener n'a pas de plus grand bonheur, que d'obliger le Dr Néraud à signer des conclusions compromettantes pour son parti.

« Néraud était dans une fausse position dont profita l'adroit Martener enchanté de compromettre Néraud son antagoniste. » Néraud est d'ailleurs un homme peu scrupuleux, capable d'une infamie pour servir son parti. Sachant Pierrette très malade, il reste sur les conseils de l'avocat Vinet plus d'une semaine sans l'examiner, de manière à ne point dévoiler les cruautés dont elle est l'objet. Martener en revanche est une âme douce. qui sait sacrifier à son devoir les mesquines irritations de cette lutte entre le parti Tiphaine et le parti Vinet et son dévouement à Pierrette durant sa dernière maladie est vraiment admirable.

C'est à propos de cet humble praticien, vivant effacé sur le modeste théâtre de la petite ville, que Balzac a développé, et en quels termes généreux, son idéal, tout de noblesse et de grandeur, de la profession médicale.

« C'est en effet dans cette humilité de condition, dit

Dechambre, que le devoir parle avec le plus de force. Là point de clientèles indécises et changeantes, où le donnant donnant résume à peu près toutes les relations du malade avec le médecin, mais au contraire, dans un cercle étroit, toujours le même, une intimité de rapports, qui provoque le dévouement, qui appelle mille services, qui impose le désintéressement. »

Le Dr Martener voulut disputer Pierrette à la mort, mais ses tentatives désespérées devaient rester inutiles, le salut de la malheureuse enfant était au-dessus des ressources humaines : « Pierrette fut pour lui ce qu'elle devait être, un de ces poèmes mystérieux et profonds, vastes en douleurs, comme il s'en trouve dans la terrible existence des médecins...

« Il y eut entre le mal et le médecin, soutenu par la jeunesse de Pierrette, un de ces combats, que les médecins seuls connaissent et dont la récompense, en cas de succès, n'est jamais ni dans le prix vénal des soins, ni chez le malade; elle se trouve dans la douce satisfaction de la conscience et dans je ne sais quelle palme idéale et invisible, recueillie par les vrais artistes après le contentement que leur cause la certitude d'avoir fait une belle œuvre. *Le médecin tend au bien comme l'artiste tend au beau, poussé par un admirable sentiment que nous nommons la vertu.* »

***

Mais, hélas ! ces autels de la vertu combien de médecins les désertent et combien peu se font du rôle qui leur est dévolu dans le drame social une conception aussi élevée !

Voici le vieux Rouget, un nouveau type de médecin de province, qui certainement ne tend pas au bien poussé par le sentiment de la vertu. « C'était un de ces hommes de qui l'on dit familièrement : il n'est pas commode. Aussi toute sa vie, garda-t-on le silence sur lui et lui fit-on bonne mine. » Extrêmement avare, il épousa une femme riche et malingre, qu'il espérait avoir bientôt à pleurer. Elle lui donna d'abord un fils et dix ans après une fille « à laquelle, disait-on toujours, le docteur ne s'attendait point, quoique médecin ». Sa naissance avait été la cause d'une brouille éternelle entre le Dr Rouget et son ami intime M. Lousteau. « Au dire de quelques fines langues, M. Rouget, homme vindicatif, s'était écrié que Lousteau ne mourrait que de sa main. *Chez un médecin le mot avait la portée d'un boulet de canon.* » Détestant sa fille il voulait la déshériter. Il l'envoya à Paris où elle épousa Bridau, chef de bureau au ministère : « Rouget accourut moins pour assister au mariage de sa fille, que pour rédiger le contrat à sa guise. Le désintéressement et l'amour excessif du citoyen Bridau laissèrent carte blanche à la *perfidie* du médecin. »

Rouget finit enfin « par avoir raison de sa femme » qui mourut en 1799. A partir de ce jour, le docteur mena une vie de débauches. Nouveau David, il voulut réchauffer sa vieillesse d'une Sunamite et établit chez lui une jeune fille de quinze ans, Flore Brazier. « Le médecin voulait sans doute faire en petit pour Flore, ce que Louis XV fit en grand pour Mlle de Romans; mais il s'y prenait trop tard : Louis XV était encore jeune, tandis que le docteur se trouvait à la fleur de la vieillesse. La nature trompa les calculs de sa débauche... et le cynique doc-

teur fut forcé par son âge de respecter une enfant de quinze ans. »

Rouget se vengea contre l'innocent objet de son impuissant amour, en lui refusant la moindre place dans son testament. « Le vieux Rouget avait tué assez de monde pour savoir prévoir sa fin... et ce médecin plein de caractère mourut en 1805. »

Telle est la physionomie peu recommandable que Balzac présente au début du premier épisode des célibataires : *Un Ménage de garçon*, et qui lui fournit l'occasion de quelques traits à l'endroit des mœurs médicales ; ça n'est d'ailleurs point la seule et sous ce rapport celle du médecin des eaux dans la *Peau de chagrin* vaut bien la précédente :

Raphaël de Valentin « pulmonique » est allé se soigner aux eaux d'Aix. Il tousse beaucoup et les habitués du cercle, craignant la contagion de son mal, ont résolu de l'éloigner. Ils lui dépêchent le médecin des eaux, mielleux et papelard, qui se prête facilement à cette triste mission et cherche à démontrer à Valentin, en un langage apparemment scientifique, que l'air vif et pur des montagnes lui est funeste. « Le médecin des eaux vint le voir d'un air affectueux et s'inquiéta de sa santé. Raphaël éprouva un mouvement de joie, en entendant les paroles amies qui lui furent adressées. Il trouva la physionomie du docteur empreinte de douceur et de bonté, les boucles de sa perruque blonde respiraient la philanthropie, la coupe de son habit carré, les plis de son pantalon, ses souliers larges comme ceux d'un quaker, tout, jusqu'à la poudre circulairement semée par sa petite queue sur son dos légèrement voûté, trahissait un caractère apostolique,

exprimait la charité chrétienne et le dévouement d'un homme *qui, par zèle pour ses malades, s'était astreint à jouer le whist et le trictrac pour toujours gagner leur argent.* »

***

Il reste encore à signaler à propos des médecins de province un trait caractéristique, par lequel se révèle le Dr Goddet, ancien chirurgien-major, le meilleur médecin d'Issoudun. Un soudard, Maxence Gilet, a été frappé d'un coup de couteau : « Quand M. Goddet eut sondé la plaie et reconnu que le couteau, détourné par un petit portefeuille, avait heureusement dévié, tout en faisant une affreuse blessure, il fit ce que font tous les médecins et particulièrement les chirurgiens de province, il se donna de l'importance en *ne répondant pas encore de Max.* »

---

## MÉDECINS DE PARIS

Parisien de mœurs, d'esprit, d'inclination, Balzac devait étudier avec prédilection tous les types parisiens ; aussi, ses médecins de province sont-ils bien pâles et bien effacés, à côté des descriptions luxuriantes qu'il a données des *princes de la science,* ses médecins favoris, qui font tous les frais de ces longues dissertations médicales si chères au grand romancier. Vivant à côté d'eux, en relations avec quelques-uns, il les connaissait si bien que ses portraits ont parfois été la copie de l'original qui s'agitait sous ses yeux.

Mais avant d'aborder l'analyse de ces caractères, il convient de s'arrêter sur un type bien parisien, que Balzac a étudié dans les *Parents pauvres :* le médecin de quartier.

« A Paris, dans chaque quartier, il existe un médecin dont le nom et la demeure ne sont connus que de la classe inférieure, des petits bourgeois, des portiers et qu'on nomme conséquemment le médecin de quartier. Ce médecin, qui fait les accouchements et qui saigne, est en médecine ce qu'est dans les *Petites Affiches* le *domes-*

*tique pour tout faire.* Obligé d'être bon pour les pauvres, assez expert à cause de sa longue pratique, il est généralement aimé. »

Ce médecin de quartier, c'est le Dr Poulain, ancien interne distingué, devenu praticien prudent et qui ne manquait pas d'expérience.

« Si les fonctions du médecin sont belles, dit Vicq d'Azyr, c'est moins dans les palais et parmi les grandeurs, où les motifs soit apparents, soit réels de l'intérêt ne laissent aucune prise à ceux de l'humanité, que dans les demeures étroites et malsaines du pauvre. Là, point de protecteur, point de cupidité, la renommée n'approche pas de ces asiles : les victimes de la misère, celles de la maladie et de la mort, entassées, confondues y offrent un tableau déchirant et terrible; c'est là qu'il est possible de faire le bien, que l'homme peut secourir l'homme sans concours et sans témoins. »

La grandeur et la beauté de ces fonctions, le Dr Poulain en est peut-être pénétré, mais certainement elles ne lui font pas perdre entièrement de vue les droits qui s'attachent à sa profession. « D'ailleurs, parvenu par l'estime de MM. les concierges de son arrondissement à se faire une petite clientèle qui suffisait à peine à ses besoins », il ne peut guère rester insensible à ces motifs soit réels, soit apparents de l'intérêt.

Il sait bien à l'occasion se montrer généreux : « Dans combien de mansardes ne suis-je pas obligé, loin de faire payer ma visite, de laisser cent sous sur la cheminée. » Mais en réalité sa pitié et son dévouement pour ses malades sont en raison directe de leurs ressources pécuniaires. « Le médecin avait passé soudain de l'insou-

ciance profonde où il était sur le sort de ses malades à la sollicitude la plus tendre, en reconnaissant la possibilité d'une fortune. »

Et comment lui en vouloir d'un pareil état d'esprit quand on a pénétré la vie intime de ce pauvre médecin ? Sa mère, âgée de soixante-sept ans, travaillait pour des culottiers, elle cousait des guêtres, des culottes de peau et faisait le ménage de son fils. Lui-même, « il courait tout le Marais à pied comme un chat maigre et sur vingt visites en obtenait deux à quarante sous. Le client qui payait bien était pour lui cet oiseau fantastique appelé le Merle blanc dans tous les mondes sublunaires ».

Aussi quelle misère dans son appartement : « C'était sec, pauvre et froid. *Quel malade pouvait croire à la science d'un médecin qui sans renommée se trouvait sans meubles*... Il ne voyait que des ménages pareils au sien, ceux de petits employés ou de petits fabricants. Ses clients les plus riches étaient les bouchers, les boulangers, les gros détaillants du quartier, gens qui, la plupart, attribuaient leur guérison à la nature pour pouvoir payer les visites du docteur à quarante sous, en le voyant venir à pied. *En médecine le cabriolet est plus nécessaire que le savoir*... Le jeune avocat sans causes, le jeune médecin sans clients sont les deux plus grandes expressions du désespoir décent, particulier à la ville de Paris, ce désespoir muet et froid vêtu d'un habit et d'un pantalon noir à coutures blanchies, qui rappellent le zinc de la mansarde, d'un gilet de satin luisant, d'un chapeau ménagé saintement, de vieux gants et de chemises en calicot, c'est un poème de tristesse sombre comme les secrets de la Conciergerie. »

Malgré cette misère le Dr Poulain conscient de sa valeur était ambitieux. Maintenu dans l'obscurité en dépit de ses efforts, il voulait en sortir à tout prix et les moyens ne lui répugnaient point. « A Paris il est bien difficile à un médecin de rester honnête s'il n'a point de quoi vivre en attendant la clientèle. »

Il se prête aux vils mensonges d'une concierge qui simule une grave maladie, dont il n'est nullement la dupe ; il lui administre de prétendus remèdes, il imagine une fantastique opération, naturellement couronnée de plein succès, de manière à faire parler de lui dans l'arrondissement, enfin, il se fait le complice de gens tarés à la poursuite d'une succession, parce qu'il espère être nommé médecin en chef d'un hôpital ou des collèges royaux pour prix de sa coopération.

Tel est le lamentable tableau de cette trop fréquente misère médicale des grandes villes, source de tant de complaisances malheureuses, de tant de regrettables erreurs, qui, tant de fois, ont jeté le discrédit sur notre profession.

Combien différente l'existence brillante toute de célébrité et de fortune de ces grands chirurgiens ou médecins de Paris, au faîte des honneurs et de la science : Desplein, « un des plus illustres, un des plus hauts génies de notre temps, un phénomène dans la science, le plus grand chirurgien des temps anciens et modernes » ; Bianchon, le grand et célèbre médecin, « un des flambeaux de l'École de Paris »; Minoret, médecin de l'empereur, membre de l'Institut, etc., etc.

*
* *

Le premier, Desplein « passa comme un météore dans la science. De l'aveu de ses ennemis, il enterra dans la tombe une méthode intransmissible. Comme tous les gens de génie, il était sans héritiers; il portait et il emportait tout avec lui. *La gloire des chirurgiens ressemble à celle des acteurs* qui n'existent que de leur vivant et dont le talent n'est plus appréciable dès qu'ils ont disparu. Les acteurs et les chirurgiens, comme aussi les grands chanteurs, comme les virtuoses, qui décuplent par leur exécution la puissance de la musique, sont tous les héros du moment. Desplein offre la preuve de cette similitude entre la destinée de ces génies transitoires. Son nom si célèbre hier, aujourd'hui oublié restera dans sa spécialité sans en franchir les bornes. »

Desplein est né vers le milieu du XVIIIe siècle. Toute son histoire tient dans une petite nouvelle, *la Messe de l'Athée,* où le grand chirurgien raconte lui-même son existence.

Ses commencements ont été des plus rudes, « il a tout supporté, faim, soif, manque d'argent, de linge, tout ce que la misère a de plus dur ». Il était sur le point d'abandonner ses études médicales faute de ressources quand un pauvre porteur d'eau de Saint-Flour, Bourgeat, se prit pour lui de l'affection la plus vive, lui donna l'argent nécessaire à ses examens, à ses achats de livres, lui assura tout le côté matériel de son existence et lui servit enfin de domestique et de père. Desplein put grâce à lui devenir interne à l'Hôtel-Dieu et débuter plus tard

dans la chirurgie, qui devait le rendre célèbre et lui ouvrir les portes de l'Académie des sciences.

« Desplein possédait un divin coup d'œil, il pénétrait le malade et sa maladie par une intuition acquise ou naturelle, qui lui permettait d'embrasser les diagnostics particuliers à l'individu, de déterminer le moment précis, l'heure, la minute à laquelle il fallait opérer, en faisant la part aux circonstances atmosphériques et aux particularités du tempérament... Cet homme s'était fait le confident de la chair... Il se présentera toujours aux yeux des penseurs accompagné d'une génération tout entière dont les larmes, dont les souffrances auront cessé sous sa main puissante. »

D'humeur bizarre, de caractère irascible et ombrageux il avait de nombreux ennemis, jaloux de diminuer sa gloire et dont la haine et les calomnies l'isolèrent dans l'égoïsme le plus âpre et le plus dur. Mais dans ce cœur de bronze vivait un profond amour pour les humbles, touchant témoignage de reconnaissance envers le pauvre Bourgeat qui avait deviné son génie.

« La bienfaisance, dit Dechambre, est à la portée de tout le monde, mais le médecin a plus que personne l'occasion et le moyen de la pratiquer. Il sait où trouver la pauvreté ; il a un rôle actif dans toutes les institutions charitables. Quand sa bourse est incapable de largesses, il a toujours la ressource de son art. On ne peut exiger de tous les médecins de soigner indifféremment riches et pauvres ; mais je voudrais, que dans *les plus hautes positions* on ne repoussât jamais un pauvre venant demander un simple conseil. »

Ces pauvres, loin de les repousser, le grand Desplein

« dont la vie appartenait à tous » les recherchait au contraire, pour leur offrir les secours de sa science et de sa bourse. Un jour Bianchon lui ayant dit qu'un pauvre Auvergnat, un porteur d'eau, se mourait de misère et d'une horrible maladie, dans le quartier Saint-Jacques, Desplein laissa tous ses malades. « Au risque de crever son cheval, il vola, suivi de Bianchon, chez le pauvre homme et le fit transporter lui-même dans la maison de santé établie par le célèbre docteur Dubois dans le faubourg Saint-Denis. Il alla soigner cet homme, auquel il donna, quand il l'eut rétabli, la somme nécessaire pour acheter un chevalet et un tonneau. »

Cet Auvergnat se distingua par un trait original. Un de ses amis tombe malade, il l'emmène promptement chez Desplein en disant à son bienfaiteur : « Je n'aurais pas souffert qu'il allât chez un autre. » Tout bourru qu'il était, Desplein serra la main du porteur d'eau et lui dit : « Amène-les moi tous ! »

Savant et charitable, il était encore prodigieusement spirituel. Un jour, entendant un diplomate sauvé par lui qui demandait : « Comment va l'empereur? » il répondit : « le courtisan revient; l'homme suivra ».

Desplein était athée : « Son athéisme pur et franc ressemblait à celui de beaucoup de savants, les meilleures gens du monde, mais invinciblement athées, comme les gens religieux n'admettent pas qu'il puisse y avoir d'athées. »

Bourgeat, son bienfaiteur, avait au contraire une profonde conviction religieuse. Catholique ardent, il avait timidement, au moment de mourir, parlé à Desplein de messes dites pour le repos des morts; pour satisfaire à

ce pieux désir, l'athée établit une fondation et donna à l'Église l'argent nécessaire pour faire dire quatre messes tous les ans. C'est là le secret de ses visites régulières à Saint-Sulpice, visites qui intriguèrent Bianchon à un si haut degré et qui finirent peut-être par amener la conversion de ce matérialiste déterminé. « Bianchon qui le soigna dans sa dernière maladie n'ose pas affirmer aujourd'hui que l'illustre chirurgien soit mort athée. »

Ce portrait de Desplein, Balzac ne l'a pas tiré tout entier de son imagination et il en connaissait certainement l'original. Il dit bien dans une note qui accompagnait la *Messe de l'Athée* dans le journal de 1836 :

« Quoique les circonstances de ce récit soient toutes vraies, ce serait un tort grave d'en faire l'application à un seul homme de cette époque, l'auteur ayant rassemblé sur une même figure des documents relatifs à plusieurs personnes. » Mais malgré ces protestations, on s'accorde généralement pour prétendre que, sous le nom de Desplein, Balzac a voulu représenter le grand chirurgien Dupuytren et voici quelques traits entièrement démonstratifs à cet égard : « Quoique capable (Desplein) pour avoir un cordon noir que les médecins n'auraient pas dû briguer de *laisser tomber à la cour un livre d'heures* de sa poche, croyez qu'il se moquait en lui-même de tout. » C'est une anecdote que tous les biographes de Dupuytren ont racontée et que M^me^ la duchesse de Luxembourg traduisait spirituellement : « M. Dupuytren perd ses *heures* mais ne perd pas son temps. » Baron et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, Desplein « était capable d'offrir sa fortune à ses maîtres exilés qui lui firent l'honneur de l'accepter pendant quelques jours ». Également baron

et chevalier de Saint-Michel, Dupuytren écrivit à Charles X prenant la route de l'exil : « Sire, grâce en partie à vos bienfaits, je possède trois millions, je vous en offre un; je destine le second à ma fille et je réserve le troisième pour mes vieux jours. »

Une nouvelle preuve de cette identité des deux chirurgiens, on pourrait encore la trouver dans ces lignes : « Bianchon étudia les bizarreries de cette vie si occupée, les projets de cette *avarice* si sordide, les espérances de *l'homme politique caché sous le savant.* » Ou dans celle-ci : « Ainsi l'observateur patient et assidu de l'humanité légitimera les prétentions exorbitantes de Desplein et le croira *comme il se croyait lui-même* propre à faire un *ministre* tout aussi grand qu'était le chirurgien. » Or, il est de notoriété publique que Dupuytren avait manifesté des ambitions politiques et que même il avait posé sa candidature à la députation à Saint-Yrieix.

Enfin, cette humeur bizarre, ce caractère irascible, ce grand nombre d'ennemis, cet égoïsme, cette avarice et même ces spirituelles réparties de Desplein, tout n'est-il pas d'accord avec ce que l'on raconte à cet égard du chirurgien de Charles X ?

***

Pendant qu'il était chirurgien à l'Hôtel-Dieu, Desplein eut comme élève Horace Bianchon, auquel il s'attacha vivement. Avant d'être interne, Horace était un malheureux étudiant en médecine, logé dans une misérable pension du quartier latin, la pension Vauquer, où il connut le

Père Goriot, qu'il soigna dans son agonie. Il se débattait alors « dans cette ardente misère, espèce de creuset, d'où les grands talents doivent sortir purs et incorruptibles comme des diamants qui peuvent être soumis à tous les chocs sans se briser. »

Sa vie heureuse commença seulement du jour où Desplein le prit sous sa protection; il devint alors son séide, il l'accompagna partout, l'assista dans toutes ses opérations et finit même par pénétrer dans son intimité, c'est lui qui le soigna dans sa dernière maladie. Mais la chirurgie ne devait pas retenir longtemps le jeune interne, qui se sentait entraîné vers l'étude de la médecine, dont il devait devenir l'une des célébrités. Il fut nommé premier médecin d'un hôpital, membre de l'Académie des sciences et officier de la Légion d'honneur.

Tous ces honneurs et toute cette fortune, Bianchon devait les conquérir à force de luttes, de travail et de probité : « Horace était un jeune homme droit, incapable de tergiverser sur les questions d'honneur, allant sans phrases au fait, prêt pour ses amis à mettre en gage son manteau, comme à leur donner son temps et ses veilles... La plupart de ses amis avaient pour lui ce respect intérieur qu'inspire une vertu sans emphase et plusieurs d'entre eux redoutaient sa censure... Bon compagnon, pas plus prude que ne l'est un cuirassier, rond, franc comme un brave jeune homme qui n'a rien à déguiser dans sa vie, il marchait la tête haute et la pensée rieuse... Sobre comme un chameau, alerte commé un cerf, il était ferme dans ses idées et dans sa conduite. »

En un mot, Bianchon avait toutes les qualités ; c'est

l'enfant gâté de Balzac et d'un bout à l'autre de la Comédie humaine, c'est lui qui revient à chaque instant, soit qu'il s'agisse d'éclairer un diagnostic épineux, soit que Balzac veuille présenter un type de bonté et de douceur médicales ou qu'enfin il ait besoin d'un conteur brillant et spirituel, car, à ses qualités de grand médecin, Bianchon joignait celles d'un homme du monde accompli et c'est au milieu de la plus brillante société, qu'il raconte les intéressantes nouvelles, qui ont pour titres : *la Grande Bretèche, Étude de femme* et *Autre étude de femme.*

Bianchon, dit M. de Pontmartin, est « la scie médicale de Balzac » et le grand romancier avait, en effet, une telle affection pour lui qu'à son lit de mort, ennuyé de voir les médecins indécis sur son mal parce qu'ils ne connaissaient point son tempérament, il s'écria, dit-on : « Que ne m'amenez-vous Bianchon, il me connaît, lui. »

« Horace Bianchon, décoré de la Légion d'honneur, gros et gras comme un médecin en faveur, avait un air patriarcal, de grands cheveux longs, un front bombé, la carrure du travailleur et le calme du penseur. »

Ce penseur fut comme son maître, d'abord matérialiste ; « ils avaient bien souvent échangé des pensées, discuté des systèmes *de natura rerum* en les sondant, en les disséquant avec le scalpel de l'incrédulité. » Mais l'âge devait aussi ramener le grand médecin de ses errements de jeunesse et, dans les *Parents pauvres,* on le voit déplorer « le manque du sentiment religieux en France malgré les louables efforts de ceux qui tentent une restauration catholique ».

Ses habitudes d'anatomiste, Bianchon les apportait

non seulement dans ses discussions métaphysiques, mais encore dans la formation de tous ses jugements.

Vivant en contact perpétuel avec toutes les misères sociales, appelé dans tous les milieux, habitué à recevoir des hommes les confidences les plus intimes, cet « analyste par exellence » avait examiné toute l'humanité « à la loupe et au scalpel ».

« Crois-moi, disait-il à son ami Eugène de Rastignac, les médecins sont habitués à juger les hommes et les choses et les plus habiles d'entre nous confessent l'âme en confessant le corps... Depuis que je vais dans la haute société, j'ai rencontré des monstruosités habillées de satin, des Michonneau en gants blancs, des Poiret chamarrés de cordons, des grands seigeurs faisant mieux l'usure que le papa Gobseck ! A la honte des hommes, quand j'ai voulu donner une poignée de main à la vertu, je l'ai trouvée grelottant dans un grenier, poursuivie de calomnies ou vivotant avec 1.500 francs de rentes ou d'apppointements, passant pour une folle, une originale ou une bête. » Mais ce sont les femmes, surtout les femmes du monde et les femmes à la mode qui ont fait l'objet de ses analyses : « Les qualités par lesquelles une femme arrive à son empire d'un jour sont d'effroyables vices : elle se dénature pour cacher son caractère, elle doit, pour mener la vie militante du monde, avoir une santé de fer sous une apparence frêle. En qualité de médecin, je sais que la bonté de l'estomac exclut la bonté du cœur... La femme à la mode n'est plus une femme ! Elle n'est ni mère, ni épouse, ni amante, elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant. »

Et malgré cette connaissance profonde des turpitudes

humaines, ou peut-être à cause de cette connaissance même, quelle indulgence pour les faiblesses de l'homme, quelle bonté pour ses souffrances, quelle jeunesse de cœur Bianchon a conservées au milieu de toutes ces misères.

Science, probité, dévouement, profonde philosophie, tout lui a été prodigué; il est la synthèse des qualités, que peut développer chez une nature d'élite l'exercice de la profession médicale.

***

Après Desplein et Bianchon, une autre figure de médecin bien originale des Scènes de la vie parisienne, c'est celle du Dr Minoret, médecin en chef d'un hôpital, médecin de l'empereur, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Comme tous les grands médecins de la Comédie humaine, Minoret est le fils de ses œuvres. Il a eu une jeunesse de misère et n'est arrivé à sa haute situation que par sa volonté ferme de parvenir et son amour du travail.

« Il s'attacha comme un séide au grand médecin Bordeu, l'ami de Diderot. D'Alembert, Helvétius, le baron d'Holbach, Grimm, devant lesquels il fut petit garçon, finirent sans doute comme Bordeu par s'intéresser à Minoret, qui, vers 1777, eut une assez belle clientèle de déistes, d'encyclopédistes, sensualistes, matérialistes, comme il vous plaira d'appeler les riches philosophes de ce temps. Il était élève de Rouelle en chimie, comme il était celui de Bordeu en médecine. On eût été matériarialiste à moins. » En effet Minoret était matérialiste et inébranlable dans cette foi, véritable sectaire de l'Ency-

clopédie. « En vous souvenant des figures de Barbé-Marbois, de Boissy d'Anglas, de Morellet, d'Helvétius, de Frédéric le Grand, vous aurez aussitôt une image exacte de la tête du Dr Minoret, dont la verte vieillesse ressemblait à celle de ces personnages célèbres. Tous ont des fronts hauts, mais fuyants à leur sommet, ce qui trahit une pente au matérialisme. »

« Le vieux Minoret montrait un front de ce genre, mais sillonné de rides et qui reprenait une sorte de naïveté par la manière dont ses cheveux d'argent, ramenés en arrière comme ceux d'une femme à sa toilette, se bouclaient en légers flocons sur son habit noir, car il était obstinément vêtu, comme dans sa jeunesse, en bas de soie noirs, en souliers à boucles d'or, en culotte de pou de soie, en gilet blanc traversé par le cordon noir et en habit noir orné de la rosette rouge. »

De mœurs très simples, ce fervent matérialiste était un des hommes les plus bienfaisants de Paris, où il resta jusqu'à l'âge de soixante et onze ans. Il se retira alors à Nemours, pour y consacrer le reste de son existence à l'éducation de sa petite nièce, Ursule Mirouët.

Malgré ses opinions arrêtées, le docteur Minoret était un esprit des plus tolérants. « Son horreur connue pour la prêtraille et son déisme aimaient si peu les manifestations, qu'il mit à la porte un commis-voyageur envoyé par son petit neveu pour lui proposer un *Curé Meslier* et les discours du général Foy. » Quand s'agite pour sa nièce la question de l'éducation religieuse, il ne se reconnaît point le droit de la diriger lui-même et il confie cette tâche au curé de Nemours, l'abbé Chaperon. « Ce docteur matérialiste et le curé de Nemours furent très promptement amis. Le

vieillard aimait beaucoup le trictrac, jeu favori des gens d'église, et l'abbé Chaperon était de la force du médecin. »

« Le jeu fut donc un premier lien entre eux. Puis Minoret était charitable et le curé de Nemours était le Fénelon du Gâtinais. Tous deux, ils avaient une instruction variée, l'homme de Dieu pouvait donc seul dans tout Nemours comprendre l'athée... Le médecin et le prêtre avaient trop de bon goût, ils avaient vu trop bonne compagnie, pour ne pas en pratiquer les préceptes, ils purent donc se faire cette petite guerre si nécessaire à la conversation. Ils haïssaient l'un et l'autre leurs opinions, mais ils estimaient leurs caractères. »

L'abbé Chaperon résolut de convertir le vieux matérialiste et voulut faire d'Ursule un argument invincible, en opposant une enfance pleine d'une naïve croyance aux orgueilleux raisonnements de cette vieillesse voltairienne. La lutte est longue et d'abord l'encyclopédiste se débat avec la dernière énergie, mais il fléchit peu à peu et le jour de la première communion d'Ursule, il se sent déjà fortement ébranlé, bien qu'il résiste encore. « Elle lui lança un regard inspiré qui remua dans la partie rocheuse de son cœur le coin fermé à Dieu. Mais le déiste tint bon, il se dit : — Mômeries ! Imaginez que, s'il existe un ouvrier des mondes, cet organisateur de l'infini s'occupe de ces niaiseries. » Mais l'heure de la conversion devait enfin sonner. Minoret est appelé à Paris par son vieil ami le Dr Bouvard, qui le fait assister à des expériences magnétiques, à de véritables miracles de somnambulisme. Antimesmérien fanatique, il est obligé de constater la réalité de ces phénomènes, qu'il avait niés toute sa vie avec une énergie farouche. C'était la négation de toute sa

science et il ne faudra plus qu'une secousse pour jeter à bas cet édifice matérialiste, croulant de toutes parts.

Cette secousse, l'ardente foi de sa nièce ne tardera pas à la produire ; Minoret est enfin foudroyé de la grâce divine et Ursule Mirouët ramène à Dieu cette vieillesse repentie.

La conversion du docteur Minoret, sur laquelle repose à peu près tout l'intérêt du roman, n'est point l'unique conversion des médecins de Balzac.

Déjà, nous avons vu Desplein, « cet athée sans pitié pour les anges qui n'offrent point de prise aux bistouris », aller à la messe et mourir probablement croyant, Bianchon, aussi matérialiste que son maître, revenir de ses errements de jeunesse et nous verrons encore un médecin de campagne le Dr Roubaud, « d'une indifférence mortelle en matière de religion », devenir catholique à la mort très chrétienne de Mme Graslin.

C'est un reproche qui date de loin que celui de matérialisme et d'athéisme fait tant de fois aux médecins. Toutes les sciences positives, a-t-on dit, mais surtout la médecine, fournissent à l'homme des arguments irrésistibles d'incrédulité. « Devant eux, l'existence de Dieu, celle de notre âme, nos espérances d'immortalité, disparaissent comme des fantômes. »

Des réclamations unanimes se sont élevées de tous les points du globe, à toutes les époques ; Bacon avait déjà répondu : *Scientia lævis ducit ad incredulitatem ; scientia altius exhausta ducit ad fidem*, et Morgagni au XVIIe siècle : « A mesure que j'ai mieux étudié l'anatomie, la physiologie, la pathologie, j'ai mieux connu Dieu, la spiritualité de notre âme et son immortalité. » Balzac

s'est fait l'écho de ces accusations, justifiées, d'ailleurs, par l'exemple des Cabanis, des Bichat, des Broussais, tous théoriciens du matérialisme et tous les grands médecins de la *Comédie humaine* sont athées et matérialistes.

Mais, catholique fervent, Balzac tolérait à regret l'incrédulité de ces hommes, qu'il admirait si profondément et il n'a pu se résigner à les laisser mourir dans l'impénitence finale. De là certainement cette coïncidence particulière, qui réunit tous les médecins de son œuvre dans une conversion générale.

L'athéisme médical n'est pas l'unique point saillant de cette grande physionomie du Dr Minoret. Elle est encore pour Balzac l'occasion de peindre la jalousie des médecins, l'*invidia medica*, dont il a présenté une légère esquisse dans les Scènes de la vie de province, à propos des Drs Néraud et Martener. Dans *Ursule Mirouët*, le tableau est adapté à un cadre plus élargi et Balzac y dévoile l'effroyable ténacité de cette haine scientifique, que de si grands noms ont rendu fameuse dans les annales de la médecine.

Il s'agit de la guerre entre les médecins mesmériens et leurs adversaires scientifiques : « Le corps respectable des médecins de Paris déploya contre les mesmériens les rigueurs des guerres religieuses et fut aussi cruel dans sa haine contre eux, qu'il était possible de l'être dans ce temps de tolérance voltairienne. Les docteurs orthodoxes refusaient de consulter avec les docteurs qui tenaient pour l'hérésie mesmérienne.

« En 1820, ces prétendus hérésiarques étaient encore l'objet de cette proscription sourde. Les malheurs, les orages de la Révolution n'éteignirent pas cette haine scien-

tifique : *Il n'y a que les prêtres, les magistrats et les médecins pour haïr ainsi. La robe est toujours terrible.* »

Le docteur Minoret lui-même d'une si grande mansuétude mit un acharnement implacable dans cette lutte et voua à son meilleur ami le Dr Bouvard une haine qui mit quarante-quatre ans à s'éteindre. *Tantœne animis... medicorum iræ !*

***

Après la haine, la rapacité médicale a joui à toutes les époques d'une réputation tristement célèbre et Pline, déjà, cite des exemples de fortunes, qui n'attestent pas le désintéressement immodéré des médecins romains. Frank mort au commencement de ce siècle signale aussi les agissements de certains médecins ou chirurgiens des grandes villes, qui mettant leurs soins à des prix excessifs « font naître par leur cupidité un fâcheux préjugé contre le corps médical tout entier ».

Balzac ne s'est point attaché à ce reproche et tous ses médecins sont le plus souvent désintéressés. Si le docteur Poulain, médecin de quartier, n'est pas tout à fait insensible aux questions de l'intérêt, c'est qu'il compte sur sa profession, pour soutenir une existence, qu'il a toutes les peines du monde à maintenir médiocre.

La rapacité médicale n'est représentée dans la Comédie humaine que par un seul type ; encore est-ce un médecin étranger, un Juif polonais, le Dr Halpersohn.

Ce médecin, qui passait pour un empirique, était devenu très célèbre à la suite de cures extraordinaires. Il guérissait les maladies désespérées, auxquelles renonçait

la médecine, au moyen de remèdes connus de lui seul et qu'il tenait de ses relations avec les Persans, les Cosaques, les Turcs et les Tartares : « Halpersohn possède une bourse de soie, qu'il trempe dans l'eau pour la colorer légèrement et certaines fièvres cèdent à cette eau bue par le malade. La vertu des plantes, selon cet homme, est infinie et les guérisons des plus affreuses maladies sont possibles... *Il tenait la main fermée, quoique pleine de découvertes.* Il ne voulait pas faire d'élèves. »

Qui Balzac a-t-il voulu peindre sous ces traits ? Était-ce l'un de ces nombreux charlatans étrangers, qui, spéculant sur la crédulité humaine, sont assez habiles pour faire croire à leur science et obtenir des rémunérations exagérées pour leurs odieuses tromperies ? On pourrait le supposer ; cependant, Balzac croyait lui-même à la médecine du Polonais : « Halpersohn qui passa pendant cinq ou six ans pour un médicastre à cause de ses poudres, de ses médecines, possédait la science innée des grands médecins. »

Ce qui est certain, c'est que quatre ans *après* la publication de ce portrait, pendant son séjour en Pologne à Vierzchovnia, il fut soigné pour sa maladie de cœur par un médecin, le Dr Knothe, qui, avec l'avarice en moins, a bien des points communs avec le Dr Halpersohn : « Notre docteur, écrit-il à Mme de Surville, est un très grand médecin enseveli à Vierzschovnia. Comme médecin, il a inventé les *poudres.* Il guérit par des substances réduites en poudre, qu'on avale dans des pains à chanter, mais les effets en sont miraculeux... il se rend maitre des maladies les plus désespérées... A Paris, je serais déjà mort comme Soulié. Nos médecins de Paris sont trop occupés pour avoir des soins si minu-

tieux et surtout, ils ont tous l'opinion préconçue de la morbidité incurable des maladies de cœur; en outre ils ignorent complètement les traitements selon les tempéraments. *Le docteur garde un si profond secret sur la composition de ses poudres, qu'il ne le livre pas même à son fils aîné.* » N'était la discordance des dates, on pourrait reconnaître le portrait du Dr Knothe dans le Dr Halpershon.

Celui-ci était devenu célèbre autant par son avarice, que par ses talents et il ne consentait à soigner ses malades, que lorsqu'il était sûr d'être largement payé : « Je vends la santé : les riches peuvent la payer, je la leur fais acheter. Les pauvres ont leurs médecins. » Il a des moyens assez curieux de forcer la générosité de ses clients. « Les consultants avaient déposé sur la cheminée et sur le bord de la table d'assez grosses offrandes, car Godefroy aperçut des piles de pièces de vingt francs, de quarante francs, et deux billets de mille francs. Était-ce là le produit d'une matinée? Il en douta beaucoup et il crut à quelque savante invention d'esprit. Peut-être l'avare, mais infaillible docteur tenait-il à forcer ses recettes, en laissant croire à ses clients, choisis parmi les riches, qu'on lui donnait des rouleaux, au lieu de papillotes. »

Quand il va visiter ses malades, son premier soin est d'évaluer leur fortune d'après le luxe des appartements et de se faire payer en conséquence. Appelé auprès d'une dame pauvre, en proie à une névrose, déjà traitée sans succès par les plus grands médecins, il réclame son paiement avant même de voir la malade. « Vous me remettrez à mon arrivée deux cents francs et, si je vous promets la guérison, vous me donnerez

mille écus. » Encore, se trouve-t-il bien désintéressé : « Si cette dame était une grande dame, une baronne de Nucingen ou toute autre femme ou fille des Crésus modernes, cette cure me serait payée cent, deux cent mille francs, enfin tout ce que je demanderais. »

***

De nouvelles physionomies médicales, des types bien parisiens qui, dans les études philosophiques, s'accusent encore avec beaucoup de relief ce sont les docteurs Brisset, Cameristus et Maugredie, les trois représentants de toute la philosophie médicale, des trois systèmes entre lesquels flottent les connaissances humaines. Balzac les met en présence dans la *Peau de chagrin ;* ils sont appelés en consultation pour prononcer un arrêt de vie ou de mort sur Raphaël de Valentin, atteint de phtisie pulmonaire. Brisset est le chef des *organicistes*, « le successeur des Cabanis et des Bichat, le médecin des esprits positifs et matérialistes, qui voient dans l'homme un être fini, uniquement sujet aux lois de sa propre organisation et, dont l'état normal ou les anomalies délétères s'expliquent par des causes évidentes ».

Le docteur Cameristus est absolument l'opposé de Brisset : « Homme d'exaltation et de croyance, le docteur Cameristus, chef des *vitalistes*, le Ballanche de la médecine, poétique défenseur des doctrines abstraites de Van Helmont, voyait dans la vie humaine un principe élevé, secret, un phénomène inexplicable qui se joue des bistouris, trompe la chirurgie, échappe aux médicaments de la pharmaceutique, aux X de l'algèbre, aux démonstra-

tions de l'anatomie et se rit de nos efforts; une espèce de flamme intangible, invisible, soumise à quelque loi divine et qui reste souvent au milieu d'un corps condamné par nos arrêts, comme elle déserte aussi les organisations les plus viables. »

Le troisième docteur, Maugredie, n'est ni un vitaliste, ni un organiciste : « esprit distingué, mais pyrrhonien et moqueur, qui ne croyait qu'au scalpel, concédait à Brisset la mort d'un homme qui se portait à merveille et reconnaissait, avec Cameristus, qu'un homme pouvait vivre encore après sa mort. Il trouvait du bon dans toutes les théories, n'en adoptait aucune, prétendait que le meilleur système médical était de n'en point avoir, de s'en tenir aux faits. »

Armés de pareils principes, les trois docteurs entrent en discussion sur le cas de Raphaël. Naturellement, Brisset rapporte tous les symptômes au mauvais fonctionnement d'un organe, l'estomac, et après une dissertation nuageuse, dans un style très doctoral, sur l'altération de l'épigastre, centre de la vie, il conclut au traitement de l'appareil intestinal.

Cameristus prend immédiatement la défense de la théorie contraire et en des termes aussi obscurs que ceux de son prédécesseur, conclut à une altération du principe vital : « Allons chercher la cause du mal dans les entrailles de l'âme et non dans les entrailles du corps ! Un médecin est un être inspiré doué d'un génie particulier, à qui Dieu concède le pouvoir de lire dans la vitalité, comme il donne au prophète des yeux pour contempler l'avenir, au poète la faculté d'évoquer la nature, au musicien celle d'arranger les sons dans un

ordre harmonieux, dont le type est en haut peut-être!... »

Ainsi d'un côté la matière, de l'autre l'esprit. Maugredie ne penche ni d'un côté, ni de l'autre, mais en présence d'un malade ayant deux cent mille livres de rente, il se croit obligé de donner au moins un avis et devant l'impossibilité de savoir, avant la mort de Raphaël, si le cerveau a agi sur l'épigastre, ou l'épigastre sur le cerveau, il conseille d'agir d'après les deux systèmes en appliquant des sangsues et en envoyant Raphaël aux eaux.

Cette fameuse consultation est un bel exemple de cette indifférence et de cette cruauté médicales, qui semblent à certains esprits des attributs inhérents à la profession. Le malade ne serait la plupart du temps qu'un sujet plus ou moins curieux, devant lequel le médecin fait abstraction de l'individu moral, il soigne la maladie, jamais l'être humain et souffrant. « Être doux et bon envers les malades, dit Dechambre, devrait-il être besoin de le conseiller? Pindare mettait les douces paroles en tête des quatre moyens de guérison qu'employait Esculape, les autres consistant dans les boissons salutaires, les médicaments et le fer tranchant (Pythèque, III). Cependant la brusquerie de manières n'est que trop commune parmi les médecins de nos jours. » Ceux de Balzac ne sont pas tous à l'abri d'un pareil reproche et, s'ils ne traitent pas toujours leurs malades avec brusquerie, du moins leur témoignent-ils parfois la plus parfaite indifférence. « A force d'examiner les trois docteurs, Valentin ne découvrit en eux aucune sympathie pour ses maux. Tous trois, silencieux, à chaque réponse, le toisaient avec indifférence

et le questionnaient sans le plaindre. La nonchalance perçait à travers leur politesse. Soit incertitude, soit réflexion, leurs paroles étaient si rares, si indolentes, que par moments, Raphaël les crut distraits. De temps à autre, Brisset seul répondait : Bon ! Bien ! à tous les symptômes désespérants, dont l'existence était démontrée par Bianchon. Cameristus demeurait plongé dans une profonde rêverie. Maugredie ressemblait à un auteur comique, étudiant deux originaux pour les transporter fidèlement sur la scène... Après être restés pendant une demi-heure environ à prendre en quelque sorte la mesure de la maladie et du malade, comme un tailleur prend la mesure d'un habit à un jeune homme qui lui commande ses vêtements de noce, ils dirent quelques lieux communs, parlèrent même des affaires publiques. »

Seul, Bianchon se sentait ému devant l'infortune de Valentin et sympathisait avec ses souffrances : « La figure d'Horace trahissait une peine profonde, un attendrissement plein de tristesse. Il était médecin depuis trop peu de temps, pour être insensible devant la douleur et impassible devant un lit funèbre ; il ne savait pas éteindre dans ses yeux les larmes amies, qui empêchent un homme de voir clair et de saisir comme un général d'armée le moment propice à la victoire, sans écouter les cris des moribonds. » Cependant, malgré cette vive sensibilité, il se laisse parfois entraîner, lui aussi, par l'élan de son ardeur scientifique. Venant d'examiner Flore Bridau presque agonisante, il s'écrie : « Je cours chez Desplein, il peut sauver cette femme par une opération. *Ah ! il va bien la faire soigner, car l'abus des liqueurs fortes a développé chez elle une magnifique maladie qu'on croyait perdue.*

— Farceur de médecin, va ! Est-ce qu'il n'y a qu'une maladie, demanda Bixiou ?... Trois semaines après, la *Gazette des Hôpitaux* contenait le récit d'une des plus audacieuses tentatives de la chirurgie moderne sur une malade désignée par les initiales F. B. Le *sujet* succomba, bien plus à l'état de faiblesse où l'avait mis la misère, que par les suites de l'opération. »

Encore étudiant et s'adressant à son ami Eugène de Rastignac, pendant l'agonie du Père Goriot : « Dis donc, Eugène, je viens de voir notre médecin en chef et je suis revenu toujours courant...

« — Cher Bianchon, dit Eugène.

« — Oh ! il s'agit d'un fait scientifique, reprit l'élève en médecine avec toute l'ardeur d'un néophyte.

« — Allons, dit Eugène, je serai donc le seul à soigner ce pauvre vieillard par affection.

« — Si tu m'avais vu ce matin, tu ne dirais pas cela, reprit Bianchon sans s'offenser du propos. *Les médecins qui ont exercé ne voient que la maladie ; moi je vois encore le malade*, mon cher garçon. »

Cette indifférence, quelquefois seulement apparente, mais si souvent nécessaire, il l'explique et il l'excuse. « Vous avez une vie bien occupée et bien tristement, dit la baronne à Bianchon. Je sais ce que c'est que d'employer ses journées à voir des misères ou des douleurs physiques.

« — Madame, répondit le médecin, je n'ignore pas les spectacles que la charité vous oblige à contempler, mais vous vous y ferez à la longue, comme nous nous y faisons tous. C'est la loi sociale. Le confesseur, le magistrat, l'avoué seraient impossibles si *l'esprit de l'état* ne domptait *le cœur de l'homme*.

« Le vrai médecin se passionne pour la science, il se soutient par ce sentiment autant que par la certitude de son utilité sociale. Tenez, en ce moment, vous me voyez dans une *espèce de joie scientifique et bien des gens me prendraient pour un homme sans cœur*. Je vais annoncer demain à l'Académie de médecine une trouvaille. J'observe en ce moment une maladie perdue. Une maladie mortelle, d'ailleurs, et contre laquelle nous sommes sans armes, dans les climats tempérés, car elle est guérissable aux Indes. Une maladie qui régnait au moyen âge. *C'est une belle lutte que celle du médecin contre un pareil sujet.* »

***

Avec Brisset, Cameristus et Maugredie, nous avons terminé la série vraiment intéressante des médecins de Paris. La liste serait longue encore, si l'on voulait relever le nom de tous les médecins, qui paraissent dans les scènes de la vie parisienne et l'on verrait le vieil Haudry « un médecin de l'École de Molière », le Dr Lebrun, chef de service médical d'un théâtre des boulevards, le célèbre accoucheur Dommanget, les docteurs Juste, Berton, Larabit, Grimpel, etc. Mais le rôle épisodique de tous ces médecins est tellement effacé, qu'il ne saurait présenter un grand intérêt, ni faire l'objet d'aucune analyse. Il faut d'autre part, à la fin de ce chapitre sur la vie parisienne, réserver une place à une étude d'un genre tout particulier, que Balzac a surtout faite à propos des médecins de Paris, celle de la psychologie féminine aux prises avec les médecins.

Bianchon, nous le savons déjà, est sans pitié pour les femmes, surtout pour les femmes du monde. « Mon cher, dit-il à de Rastignac, ces femmes de qui vous dites : « C'est des anges ! » moi, je les ai vues déshabillées des petites mines sous lesquelles elles couvrent leur âme, aussi bien que des chiffons sous lesquels elles déguisent leurs imperfections : sans manières et sans corset. Elles ne sont pas belles. »

Sans être aussi pessimistes, tous les médecins n'en savent pas moins à quoi s'en tenir sur le chapitre des femmes ; ceux qui sont tant soit peu psychologues sont rompus à toutes leurs roueries et ils ont, pour les dépister, une science toute particulière : « Avec les femmes, dit Vernon dans *la Marâtre*, et j'en ai beaucoup observé comme médecin, avec elles, il faut les laisser se trahir, les observer, autrement la violence amène les larmes et une fois le système hydraulique en jeu, elles noieraient des hommes de la force des trois Hercules. »

Mais c'est surtout dans les *Petites misères de la vie conjugale*, que Balzac s'est plu à faire de piquants tableaux de la perspicacité médicale aux prises avec la malice féminine.

Caroline est languissante, elle défaille à tout propos, elle consomme de l'éther, elle voudrait la mort. Adolphe, son mari, inquiet de ces plaintes éternelles, finit par appeler un médecin : « *A Paris, les médecins sont tous gens d'esprit et ils se connaissent admirablement en nosographie conjugale.* » Le diagnostic n'est pas long, à ces attitudes de mourante, à ces flots de larmes, le fin docteur trouve tout de suite leur véritable explication et, après un examen tout à fait anodin et quelques paroles

pour consoler Caroline, il prend Adolphe par le bras et l'emmène, en se faisant reconduire : « Mon cher, dit-il, je viens de traiter fort légèrement Madame, il ne fallait pas l'effrayer ; ceci vous regarde plus que vous ne pensez. Ne négligez pas trop Madame, elle est d'un tempérament puissant, d'une santé féroce. Tout cela réagit sur elle. La nature a ses lois qui, méconnues, se font obéir... » Comme il m'a compris, se dit Caroline qui les a suivis sur la pointe du pied.

Cette indiscrétion féminine peut être fatale au novice étourdi qui n'a pas su la prévoir. Exemple : Caroline est toujours languissante et Adolphe enrage. « Il rencontre un de ses amis de collège, sous-lieutenant dans le corps des médecins, ingénu comme tout jeune docteur, n'ayant ses épaulettes que d'hier et pouvant commander : Feu ! Jeune femme, jeune docteur se dit Adolphe. »

Il l'amène à Caroline. Le novice étudie Madame en conscience, et après un examen des plus sérieux, ordonne une médication insignifiante, sur la gravité de laquelle il insiste.

« Dans l'antichambre, se croyant seul, il fait un haut-le-corps inexprimable. — Ta femme n'a rien, mon cher, dit-il, elle se moque de toi et de moi. — Je m'en doutais... ma femme veut une voiture. » Caroline avait écouté à la porte. « Encore aujourd'hui, le jeune docteur est obligé d'épierrer son chemin des calomnies que cette charmante femme y jette à tous moments. »

Après une telle expérience, un médecin sait à quoi s'en tenir sur l'influence que peuvent exercer les femmes sur sa réputation et dorénavant, sans se laisser abuser par leurs savantes manœuvres, il cherchera instinctivement à leur

plaire. Ce souci pourra même parfois l'entraîner dans des conspirations malicieuses, où souffriront bien souvent la gravité et malheureusement aussi la dignité doctorales.

Les femmes, de leur côté, n'ignorent point quel auxiliaire puissant elles ont dans le médecin, à un tel point « qu'il n'existe pas de maison en France, dont le médecin ne soit choisi par la dame du logis... Avec son médecin, une femme honnête est dans sa chambre comme un ministre sûr de sa majorité; ne se fait-elle pas ordonner le repos, la distraction, la campagne ou la ville, les eaux ou le cheval, la voiture, selon son bon plaisir ou ses intérêts?...

« Un médecin vous réintègre au lit conjugal quand il le faut. avec les mêmes raisonnements qui lui ont servi à vous en chasser... Semblable à la baguette de Moïse, l'ordonnance doctorale fait et défait les générations. »

Et si par hasard, un Adolphe défiant a voulu imposer son médecin à sa femme et que celle-ci ait vu échouer ses séductions sur l'homme choisi par son mari, « elle saisira le moment le plus favorable pour faire cettte singulière confidence : Je n'aime pas la manière dont le docteur me palpe! — Et voilà le docteur congédié. »

A propos de cette redoutable alliance médico-féminine, Balzac rappelle une anecdote fort curieuse sur la manière dont M^me^ de Maintenon gouvernait Louis XIV, anecdote racontée dans un petit pamphlet paru en Hollande.

Quand elle ne pouvait obtenir du roi ce qu'elle désirait, elle lui envoyait Fagon le menacer d'une apoplexie foudroyante et Louis XIV s'inclinait.

## LES MÉDECINS MILITAIRES

Après les médecins de Paris, nous sommes amenés, toujours en suivant l'ordre distribué par Balzac dans la *Comédie humaine*, à passer en revue les médecins d'armée, pour arriver finalement au plus grand caractère médical de l'œuvre de Balzac, celui où il a donné la synthèse de ce qui lui semblait l'idéal du médecin moderne : le médecin de campagne.

La médecine militaire n'a, dans la *Comédie humaine*, qu'une place fort restreinte. La plupart de ses représentants ne sont même plus aux armées au moment où Balzac les met en scène. L'un, le docteur Goddet, ancien chirurgien-major au 3e régiment de ligne, est devenu le meilleur médecin d'Issoudun ; un second, ancien chirurgien des armées de la République, a abandonné la médecine pour la pharmacie, c'est le docteur Chardon, établi à Angoulême ; Vernon, autrefois chirurgien en chef, qui avait traité douze armées françaises de 1793 à 1815, qui avait pratiqué en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Russie, en Pologne, en Égypte, est en retraite, quand il fait son apparition dans *la Marâtre*.

Il n'y a, dans l'œuvre de Balzac, que trois médecins

militaires en activité de service : encore n'est-ce point le côté médical de leur existence, que Balzac a décrit, mais plutôt quelques épisodes de la vie des camps.

Il en a fait les héros de dramatiques aventures, dont l'authenticité n'est pas douteuse, du moins pour la première : *l'Auberge rouge*. Voici ce que Mme de Surville écrit à ce propos dans l'introduction à la correspondance de Balzac : « Le sujet de l'*Auberge rouge*, histoire véritable quoi qu'on en ait dit, lui fut donnée par un ancien chirurgien des armées, ami de l'homme, qui fut condamné injustement. Mon frère n'ajouta que le dénouement. »

Les deux héros de l'*Auberge rouge* sont deux sous-aide-major de l'armée d'Augereau : Frédéric Taillefer et Prosper Magnan. Ils voyagent en Allemagne pour se rendre à la demi-brigade à laquelle ils sont attachés. « A voir leurs uniformes bleus mélangés de blanc, à parements de velours rouge, leurs sabres, surtout le chapeau couvert d'une toile cirée verte et ornée d'un plumet tricolore, les paysans allemands eux-mêmes auraient reconnu des chirurgieus militaires, hommes de science et de mérite, aimés pour la plupart, non seulement à l'armée, mais encore dans les pays envahis par nos troupes. » Ces deux jeunes gens, âgés de vingt ans à peine, voyagent en artistes, en philosophes, en observateurs : « Quand nous avons une destinée scientifique, nous sommes à cet âge des êtres véritablement multiples. Même en faisant l'amour ou en voyageant un sous-aide doit thésauriser les rudiments de sa fortune à venir...

« Homme de science, pacifiques et serviables, ils faisaient quelque bien au milieu de tant de malheurs et sympathisaient avec les érudits des diverses contrées. »

Arrêtés dans un auberge où il doivent passer la nuit, ils font la connaissance d'un riche négociant allemand.

Celui-ci leur confie inprudemment qu'il porte avec lui une somme considérable en diamants et en or et ces deux jeunes gens de mœurs si pacifiques sont pris tous les deux de la même pensée criminelle. Prosper Magnan le premier songe, pour voler le malheureux négociant, à lui couper la gorge avec un instrument de chirurgie ; mais au moment d'exécuter son sinistre dessein, il conçoit la plus profonde horreur de lui-même et se sauve dans la campagne. Le calme rétabli dans son esprit, il revient à l'auberge et s'endort. Pendant son sommeil, son ami Taillefer perpètre le crime et prend la fuite en emportant l'or et les diamants de sa victime.

Le lendemain, Prosper Magnan soupçonné du meurtre est arrêté. Confiant dans l'honnêteté de son ami, il n'ose l'accuser et croit avoir commis le meurtre lui-même dans un accès de somnambulisme. Il se défend mal devant ses juges, il est condamné à mort et fusillé.

Taillefer rentré en France amasse une fortune considérable, dont le vol est la base, mais il meurt de longues années après empoisonné par le remords.

Une seconde aventure, dont un médecin militaire est encore le héros, est racontée par M. Gravier, receveur des contributions, ancien payeur aux armées.

Il s'agit d'un chirurgien en chef d'un corps d'armée d'Espagne du nom de Béga. Un soir, à Madrid, en rentrant chez lui, vers onze heures, il est saisi par deux inconnus, qui lui entortillent la tête et les bras dans un manteau et le jettent dans une voiture. Là, une femme masquée lui annonce en mauvais français qu'on l'emmène

dans une maison pour sauver l'honneur d'une dame sur le point d'accoucher et qu'on le poignardera, s'il fait mine de s'échapper ou s'il se permet le moindre geste équivoque. La situation est dramatique, mais le chirurgien en chef, un vert galant, ne perd pas la tête et se met en devoir d'embrasser sa voisine, qui lui rend complaisamment ses baisers.

L'accouchement naturel de l'inconnue est impossible et Béga est obligé, au milieu du plus grand silence, car le mari dort dans la chambre voisine, de procéder à l'extraction de l'enfant par morceaux.

A quelque temps de là, il raconte son aventure au milieu d'un groupe d'officiers. On lui demande incidemment s'il n'a constaté sur cette femme, dont les traits étaient cachés par un masque, aucun signe capable d'établir son identité. Un seul, répondit-il. « Quand je disposai l'inconnue, je remarquai sur son bras, à peu près en son milieu, une petite envie comme une lentille et environnée de poils. A ces mots l'indiscret chirurgien pâlit. » Il venait d'apercevoir à travers une touffe d'orangers l'œil brillant de l'Espagnol, qui avait assisté à l'accouchement clandestin.

« Sarpejeu, mes amis, s'écria le chirurgien, cet œil de basilic m'a glacé. J'entends sonner des cloches dans mes oreilles ! Recevez mes adieux, vous m'enterrerez ici. »

Le surlendemain il était poignardé.

---

## LES MÉDECINS DE CAMPAGNE

Dans les scènes de la vie de campagne, on voit paraître deux médecins : le Dr Roubaud et le Dr Benassis. Le premier, type assez peu nettement dessiné, ne nous retiendra pas longuement, tout l'intérêt médical de ces scènes champêtres se reporte sur l'originale figure du Dr Benassis, le héros du *Médecin de campagne*, ce fameux livre, qui devait avoir un succès si retentissant.

Le Dr Roubaud « était un de ces jeunes médecins, absolument instruits, comme il en sort actuellement de l'École de médecine de Paris et qui, certes, aurait pu briller sur le vaste théâtre de la capitale. Mais, effrayé du jeu des ambitions à Paris, se sentant d'ailleurs plus de savoir que d'intrigue, plus d'aptitude que d'activité, son caractère doux l'avait ramené sur le théâtre étroit de la province. »

Ce que Balzac a surtout mis en lumière dans ce personnage, ce n'est pas tant la profession médicale à la campagne, que l'indifférence mortelle du Dr Roubaud en matière de religion et sa conversion brusque au catholicisme à la mort de Mme Graslin. C'est un point commun avec la plupart des grands médecins de la *Comédie*

*humaine* et nous avons déjà développé ce point de vue en étudiant les médecins de Paris.

Le vrai médecin de village, c'est le Dr Bénassis, né en 1779 dans une petite ville du Languedoc.

Balzac en connaissait certainement l'original, comme le prouvent ces lignes écrites le 30 avril 1849, à Mme de Surville : « Heureusement, il y a ici l'un des élèves du fameux Frank, *l'original de mon Médecin de campagne* et depuis ma dernière attaque je l'ai consulté; lui et son fils ont reconnu une hypertrophie simple, ils sont unanimes à répondre de ma guérison. »

De tous ses ouvrages, le *Médecin de campagne* est celui que Balzac préférait et il le mettait bien au-dessus d'*Eugénie Grandet* publié presque en même temps. Au moment d'y mettre la dernière main, il écrivait à Mme Zulma Carraud : « Allons, encore quelques jours et je viendrai à vous armé d'un des plus beaux livres qu'ont fait les hommes, si j'en crois mon pressentiment et celui de mes amis, si mon bon sens ne m'abandonne pas, enfin si tous les si sont accomplis. « *Le Médecin de campagne* me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a pas coûté *Lambert*. Il n'y a pas de phrase, d'idée qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée, c'est effrayant. »

Le Dr Benassis a fait ses études médicales à Paris,

Maître à vingt-deux ans d'une grande fortune, il se livre aux plus folles dissipations, il abandonne une jeune fille dont il a un fils. Cette femme morte, il recherche en mariage une autre jeune fille d'une famille janséniste ; d'abord agréé, il est repoussé quand on connait l'histoire de sa jeunesse ; il se consacre alors à l'éducation de son fils, qui meurt également. Désespéré, il est décidé à se

suicider ou à se faire chartreux, mais s'arrêtant, par hasard, dans un pauvre village de l'Isère, il se fixe dans ce désert et devient médecin de campagne.

« Le doigt de Dieu me parut avoir fortement tracé ma destinée, quand je songeai que la première pensée grave de ma jeunesse m'avait fait incliner vers l'état de médecin... Je suis entré dans une voie de silence et de résignation. Le *Fuge, late, tace*, du chartreux est ici ma devise, mon travail est une prière active, mon suicide moral est la vie de ce canton, sur lequel j'aime, en étendant la main, à semer le bonheur et la joie, à donner ce que je n'ai pas. L'habitude de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'expression, il s'est habitué au soleil qui l'a ridé, durci. J'ai pris d'un campagnard le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. »

Mais M. Benassis n'est pas seulement un médecin, il est en même temps maire de son village et c'est ce côté de son existence, que Balzac a surtout mis au premier plan.

Il lutte contre la superstition des paysans et leur fait abandonner des chaumières insalubres, où se développait le crétinisme, il les loge dans des maisons neuves, il leur apprend l'agriculture, leur fait construire des routes, leur donne des industries et en quelques années fait d'un misérable village un bourg florissant. Balzac consacre de longues pages à ces développements et semble parfois même oublier que M. Benassis est un médecin de campagne.

Le Dr Munaret (1) s'en plaint amèrement et voici en quels

(1) Préface du *Médecin des villes* et du *Médecin de campagne*.

termes : « Balzac, voyageant pédestrement dans le Dauphiné, fit la rencontre d'un médecin de campagne, et s'écria comme Archimède : je l'ai trouvé !... En effet, il avait deviné ce qu'il y avait de philosophie en plein air, d'accidenté et de poésie plantureuse dans cet homme de bien et de science; il publia bien vite un roman pour ce titre qui fit toute sa vogue : *le Médecin de campagne.* Aussi bien, que l'on ôte à ce roman quelques pages, qui sentent la médecine des champs et deux ou trois scènes empreintes de la mélancolie la plus émouvante, tout le reste est consacré au dessèchement des marais, au gouvernement constitutionnel, à l'administration municipale, « au grand homme » et aux chemins vicinaux.

« Fi donc ! Monsieur Balzac, une telle flouerie est au-dessous de votre admirable talent d'observer et d'écrire... Votre M. Benassis n'est qu'un maire de village et vous avez mystifié la Faculté. »

Sans doute, le tableau de la vie médicale au milieu des paysans aurait mérité des descriptions plus amples et plus détaillées et M. Benassis aurait peut-être gagné au point de vue purement médical à être moins administrateur et moins économiste. Le Dr Munaret aurait certainement préféré une figure moins grandiose, un type de médecin plus près de la réalité, se livrant aux multiples occupations de cette existence toujours uniforme au milieu des diverses populations agricoles : courant les chemins comme un facteur rural, résigné aux fatigues les plus rudes, aux insomnies, à l'irrégularité des repas, à l'intempérie des saisons; aujourd'hui saignant, réduisant une luxation, avulsant une molaire, le lendemain terminant un accouchement avec le forceps, débri-

dant une hernie étranglée et, le soir, préparant des potions et des pilules en l'absence d'un pharmacien.

Mais, tout ce côté si particulier à la médecine des champs, Balzac ne l'a pas systématiquement laissé dans l'ombre et en somme tout cet ouvrage n'est pas consacré au desséchement des marais et à l'administration municipale.

Quoi de plus caractéristique que cette visite de Benassis chez un paysan indocile : « Je n'ai pas besoin de venir ici, ma bonne femme, si vous ne voulez pas faire ce que j'ordonne. Vous avez donné du pain à votre mari, vous voulez donc le tuer ? Sac à papier ! si vous lui faites prendre maintenant autre chose que son eau de chiendent, je ne remets pas les pieds ici et vous irez chercher un médecin où vous voudrez... Les paysans sont incorrigibles, quand le malade n'a rien pris depuis quinze jours, ils le croient mort et le bourrent de soupe ou de vin. Voilà une malheureuse qui a failli tuer son mari. »

En dehors des scènes auxquelles fait allusion M. Munaret : la mort d'un crétin, les funérailles d'un fermier, etc., il y a encore dans *le Médecin de campagne* une admirable peinture de toute la poésie de la médecine rurale, de cette charité sans témoin, de ce renoncement aux joies sociales, aux colifichets de la gloire et aux convoitises de l'intérêt, enfin de cette abnégation sublime, qui fait de la profession de M. Benassis un véritable « sacerdoce ».

« Je me vouai religieusement à l'état de chirurgien de campagne, le *dernier de tous ceux qu'un homme pense à prendre dans son pays*. Je voulus devenir l'ami des pauvres sans attendre d'eux la moindre récompense. Oh ! je ne me suis abandonné à aucune illusion, ni sur le caractère

des gens de la campagne, ni sur les obstacles que l'on rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou les choses. Je n'ai point fait d'idylle sur mes gens, je les ai acceptés pour ce qu'ils sont, de pauvres paysans, ni entièrement bons, ni entièrement méchants, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentiments, mais qui, parfois, peuvent sentir vivement... Les gens de la campagne meurent tous philosophiquement, ils souffrent, se taisent et se couchent à la manière des animaux...

« Les riches ne sauraient acheter mon temps, il appartient aux gens de cette vallée. *Je ne veux ni gloire ni fortune*, je ne demande à mes malades ni louanges, ni reconnaissance. L'argent, que vous me remettrez, ira chez le pharmacien de Grenoble, pour payer les médicaments indispensables aux pauvres du canton. »

Mais aussi, quelles richesses la nature champêtre ne prodigue-t-elle pas au médecin de village, en compensation de ses privations sociales et de ses fatigues journalières !

« Une poussière d'or semblait être jetée sur le toit de chaume... la chaumière se voyait à peine dans ce brouillard de lumière ; mais les vieux murs, la porte, tout y avait un éclat fugitif, comme l'est par moments la figure humaine, sous l'empire de quelque passion, qui l'échauffe et la colore. Il se rencontre dans la vie en plein air de ces suavités champêtres et passagères, qui nous arrachent le souhait de l'apôtre, disant à Jésus-Christ sur la montagne : Dressons une tente et restons ici. Ce paysage semblait avoir en ce moment une voix pure et douce, autant qu'il était pur et doux, mais une voix triste comme la lueur près de finir à l'occident ; vague image de

la mort, avertissement divinement donné. A cette heure, les tons du soleil sont empreints de mélancolie et ce chant était mélancolique. »

C'est dans la douce poésie de ce cadre, que le Dr Benassis, vivant commentaire de l'Évangile, enseigne et pratique les préceptes de la charité chrétienne. Comme Ozanam, « il a désiré de faire le bien et n'a pas désiré de faire le bruit, parce qu'il a senti que le bruit ne faisait pas de bien et que le bien ne faisait pas de bruit ».

De sa science médicale, il n'en est question nulle part, mais son étendue doit être bien restreinte, si l'on s'en rapporte à cette allusion faite à propos de son cabinet de travail : « Quelques livres y gisaient épars sur des planches poudreuses et les rayons chargés de bouteilles étiquetées faisaient songer que la pharmacie y occupait plus de place que la science. »

C'est qu'en effet, il importait peu à Balzac que son docteur Benassis fût un savant. Pour lui, au milieu des populations agricoles, le médecin n'est pas seulement le guérisseur du corps, *il est avant tout un être social*, il est l'homme éclairé qui doit répandre la lumière et se faire l'apôtre de la civilisation, car, plus qu'un autre, il est apte à remplir ce grand ministère. Dans sa conversation familière avec les paysans, il peut signaler les coutumes nuisibles, la superstition qui les encroûte, il peut ébranler les préjugés et profiter de son influence pour les arracher d'une main ferme. « Le médecin n'a pas seulement la garde de la santé des malades, mais il doit veiller aussi à leurs intérêts moraux et jusqu'à un certain point à leurs intérêts matériels. » (Dechambre.)

« Quand je me décidai religieusement, dit M. Benassis,

à cette vie d'obscure résignation, j'ai longtemps hésité à me faire curé, médecin de campagne ou juge de paix. Ce n'est pas sans raison, que l'on assemble proverbialement les trois robes noires, le prêtre, l'homme de loi, le médecin : l'un panse les plaies de l'âme, l'autre celles de la bourse, le dernier, celles du corps ; ils représentent la société dans ses trois principaux termes d'existence : la conscience, le domaine, la santé.

« *Je crois que le progrès de la civilisation et le bien-être des masses dépendent de ces trois hommes*, ils sont trois pouvoirs, qui font immédiatement sentir au peuple, l'action des faits, des intérêts et des principes, les trois grands résultats produits chez une nation par les événements, par les propriétés et par les idées... Ces trois professions, en touchant nécessairement à ces résultats humains, m'ont donc semblé être aujourd'hui *les plus grands leviers de la civilisation*. Ils peuvent seuls offrir constamment à un homme de bien les moyens efficaces d'améliorer le sort des classes pauvres, avec lesquelles, ils ont des rapports perpétuels. Mais, le paysan écoute plus volontiers l'homme qui lui prescrit une ordonnance pour lui sauver le corps, que le prêtre qui discourt sur le salut de l'âme... Quand un paysan est malade cloué sur son grabat ou convalescent, il est forcé d'écouter des raisonnements suivis et il les comprend bien, quand ils lui sont clairement présentés. *Cette pensée m'a fait médecin.* »

---

## CONCLUSIONS

Le premier dans l'histoire du roman, Balzac a introduit des médecins dans son œuvre, guidé dans cette voie nouvelle par des motifs, que nous avons déjà essayé d'analyser et dont le plus important peut-être est la conception particulière qu'il se faisait du roman.

Chef incontesté de l'école littéraire appelée tour à tour réaliste et naturaliste, son point de vue devait être adopté par tous les romanciers, qui, répudiant les formules romantiques, aussi bien que les formules classiques, rompant avec les fadeurs et les invraisemblances du roman sentimental et du roman d'aventures, ont les premiers peint, décrit, fait revivre, d'après la nature même, l'homme innombrable et divers et le milieu où il s'agite. L'adoption d'un pareil point de vue entraînait la nécessité d'une place pour la profession médicale dans l'œuvre de ces romanciers, place d'autant plus importante, qu'avec le progrès toujours

croissant des sciences, les médecins en prenaient eux-mêmes une plus considérable dans la société ; et Flaubert, de Goncourt, Daudet, Zola, tous les grands écrivains naturalistes leur ont consacré de longues pages, parfois même des ouvrages entiers.

Flaubert crée le type de *Bovary*, officier de santé, médecin de campagne, et décrit des opérations chirurgicales ; avec Bouvard et Pécuchet, il fait de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, etc.

Edmond et Jules de Goncourt écrivent *Sœur Philomène*, peinture de la vie d'hôpital et des mœurs de l'Internat.

Daudet donne, dans *le Nabab*, le portrait du docteur Jenkins, le médecin à la mode, le médecin des surmenés, du *high-life* parisien ; dans *Sapho*, *Numa Roumestan* et *les Rois en exil*, on voit apparaître le célèbre docteur Bouchereau, le médecin modeste et travailleur, vrai type de médecin de Balzac, un Bianchon ou un Minoret, grave représentant « de la puissance des médecins dans les temps modernes, dernier prêtre, croyance suprême, invincible superstition... »

Enfin, Zola, qui, plus qu'un autre, se recommande de *la Comédie humaine*, publie sa monumentale démonstration littéraire des Théories de l'Hérédité, dans son histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire : *les Rougon-Macquart*, où s'agitent, au milieu d'un réalisme parfois outré, des médecins de campagne, de Paris, d'armée, de marine, etc., tous dominés par la calme et sereine figure du docteur Pascal.

Cette importance du médecin devient si considérable,

à la fois dans la société et dans le roman qui la reflète, qu'une réaction des plus violentes éclate dans le roman lui-même. Cette réaction s'est produite dans une littérature de second ordre et a donné naissance aux *Morticoles* de Léon Daudet et au *Mal nécessaire* de Couvreur : « Oui, jadis on riait des médecins, Molière avait fourni toute la gamme des plaisanteries faciles, maintenant, on ne rit plus, on les craint, on les considère comme des bourreaux et la seringue comique, dont on les parait, se transforme en une tenaille menaçante. »

Mais, quelque violent, quelque amer que soit cet appel à la réaction, le rôle du médecin, « dernier prêtre, croyance suprême, invincible superstition » n'en continuera pas moins son évolution progressive et fatale, parce qu'elle est déterminée par le développement parallèle des sciences médicales.

L'avenir entrevu par Balzac continuera sa réalisation et si le roman se préoccupe, comme c'est son devoir, de se mettre en harmonie avec les formes incessamment renouvelées de la vie, le médecin y occupera toujours une place considérable.

Remarquons, en nous plaçant à un point de vue purement artistique, que le rôle du médecin, plus qu'un autre, offrira toujours au littérateur des ressources infiniment variées. Des trois professions, qui sont pour Balzac les plus grands leviers de la civilisation, « des trois robes noires du prêtre, du magistrat et du médecin », les deux premières, sont déterminées par des caractères et des principes immuables, par la Bible et par le Code; elles resteront à peu près stériles pour le romancier. La profession médicale, au contraire, essentiellement vivante, variant éternel-

lement en fonction et de la société sans cesse renouvelée et de la science ce perpétuel devenir, sera toujours pour le littérateur une source inépuisable de points de vue nouveaux.

---

Imp A. STORCK & Cie Rue de la Méditerranée, 8, Lyon.